Document generated on 08/06/2025 7:09 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le champ des intellectuels

Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, 572 p., 34,95 $.

Chantale Gingras, Victor Barbeau. *Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 224 p., 24,95 $

Fernande Roy, *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000, 240 p., 25,95 $.

Dominique Tessier

Number 103, Fall 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37937ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tessier, D. (2001). Review of [Le champ des intellectuels / Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, 572 p., 34,95 $. / Chantale Gingras, Victor Barbeau. *Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 224 p., 24,95 $ / Fernande Roy, *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000, 240 p., 25,95 $.] *Lettres québécoises*, (103), 50–51.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

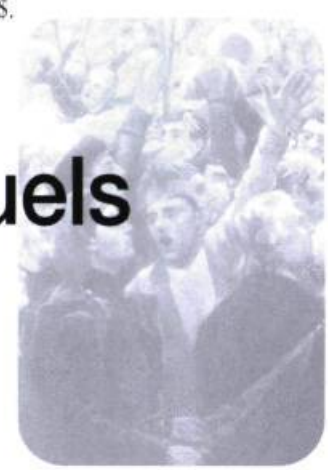
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, 572 p., 34,95 $.
Chantale Gingras, *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 224 p., 24,95 $.
Fernande Roy, *Histoire de la librairie au Québec*, Montréal, Leméac, 2000, 240 p., 25,95 $.



Le champ des intellectuels

ESSAI
Dominique Tessier

D'où viennent les idées ? Et comment circulent-elles ?

L'HISTORIEN YVAN LAMONDE, DE L'UNIVERSITÉ McGILL, est celui qui a trouvé, pour définir la structure identitaire de la société québécoise, une formule qui n'a pas manqué de faire parler d'elle : $Q = -(F) + (GB) + (USA)^2 - (R) + (C)$. Après voir consacré trois décennies à l'histoire socioculturelle et intellectuelle du Québec, Lamonde est, en effet, arrivé à la conclusion que l'identité québécoise est un composé dans lequel on trouve moins de tradition française qu'on ne le prétend, un plus grand héritage britannique qu'on veut bien le reconnaître, beaucoup plus d'éléments états-uniens qu'on ne l'admet, moins d'influence du catholicisme romain que le clergé nous l'a fait croire, et plus de points communs avec le Canada anglais qu'il n'y paraît de prime abord.

Sa volumineuse *Histoire sociale des idées au Québec*, qui commence en 1760 dans le premier tome et se terminera en 1960 avec le second, renoue forcément avec ces éléments. Lamonde s'intéresse plus aux idées civiques qu'à celles « strictement politiques », et ces idées « réfèrent aux grands courants de pensée et d'opinion qui ont traversé » les deux siècles couverts par l'ouvrage : monarchisme, républicanisme, démocratie, révolution et contre-révolution, loyalisme, colonialisme, libéralisme, conservatisme, ultramontanisme, « nationalisme », « philosophisme » (les guillemets sont de Lamonde).

La Conquête de 1760 signifie la cession du Canada par la France. Il est clair qu'aux XVIIIe et XIXe siècles, les deux mères patries influencent les perceptions que les Canadiens français ont du monde et, partant, le développement des idées. Mais dès 1774, rappelle Lamonde, un troisième joueur intervient lorsque les autres colonies anglaises d'Amérique — les futurs États-Unis — sollicitent l'appui des Canadiens dans leur lutte pour l'indépendance et envahissent notre territoire.

Les idées de la Révolution française pénètrent au Canada, cependant filtrées par l'Angleterre, le pouvoir colonial britannique et l'Église catholique romaine ; la Terreur de 1793 semble leur donner raison. « De là partent la trajectoire conservatrice et réformiste du Québec et l'antagonisme libéral-ultramontain ultérieur qui y cherchera sa place et sa voie », écrit Lamonde.

Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle s'installent donc, on le voit, ces éléments qui inscriront « la polyvalence identitaire des Québécois ». Très tôt, les Canadiens français eurent des raisons de se distancier de la France (le désintérêt de l'ancienne métropole à l'égard du Canada, la Terreur, l'instabilité politique…) et de se rapprocher de l'Angleterre qui octroie le parlementarisme, instaure la presse et l'imprimerie, garantit une stabilité politique. Le Bas-Canada est ensuite déçu par Londres qui tarde à mettre en place des réformes revendiquées depuis 1815, ce qui conduira à la fondation du Parti patriote, en 1826. Papineau et les libéraux trouvent leur modèle dans le républicanisme de nos voisins du Sud. D'une certaine façon, les événements de 1837-1838 marquent le début de la fin du courant libéral : radicalement opposés à l'Union en 1840, les Canadiens français l'acceptent en très grande majorité en 1849.

Les débats qui ont cours pendant la période étudiée par Lamonde sont souvent virulents ; le Canada français compte à l'époque une bourgeoisie éclairée qui pense son identité et son avenir dans un monde où le poids démographique anglophone devient de plus en plus important. L'évolution, la trajectoire et la mise en perspective de ces idées donnent lieu à une synthèse intellectuelle absolument brillante dans laquelle l'historien Lamonde démontre une fois de plus la cohérence de son équation.

Le pouvoir intellectuel

C'est également à une plongée dans le Québec des idées que convie Chantale Gingras avec son *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*. Celui qui deviendra le fondateur de l'Académie canadienne-française en 1944 naît cinquante ans auparavant à Montréal. Si l'homme « n'est pas un parfait inconnu, il demeure néanmoins une figure peu étudiée dans les travaux portant sur l'histoire des idées et de la littérature au Canada français », note Chantale Gingras. Son apport à l'émergence de la culture nationale n'a pas été considéré à sa juste valeur, estime l'essayiste, et celle-ci entend bien rectifier le tir dans un ouvrage qui constitue une sorte de biographie intellectuelle.

L'homme connaît une carrière précoce. À vingt ans, étudiant à la succursale montréalaise de l'Université Laval, il se pique déjà de critique, dans *Le Nationaliste* puis *Le Devoir*. Il a son premier contact avec l'étranger en 1916, à la faveur de la guerre. Dès 1921, il fonde la section francophone de la Canadian Author's Association. Un an plus tard, il reçoit une bourse

du gouvernement et part étudier à Paris. Victor Barbeau sera donc de cette première génération de Québécois qui sont allés s'imprégner de culture française. De retour ici, il devient professeur de littérature à l'École des hautes études commerciales de Montréal (et y restera jusqu'en 1963) tout en écrivant critiques et essais — auxquels le milieu littéraire reconnaît de grandes qualités — et en participant à diverses associations… Bref, Barbeau, qui cumule plusieurs fonctions (on pourrait même parler d'un « cumul d'autorités »), occupe vite une position stratégique au sein du monde culturel.

L'homme s'y était fait remarquer dès ses débuts de journaliste en signant, sous le pseudonyme de « Turc », des articles à caractère polémique qui prennent position dans la querelle, amorcée en 1918, entre « régionalistes » et « exotiques ». Cette querelle « aura des conséquences importantes sur le développement ultérieur de la littérature canadienne-française », rappelle Gingras, et Barbeau, qui écrit notamment dans la fameuse revue *Le Nigog* et dans *La Presse*, se rit évidemment de l'idéologie régionaliste dont Claude-Henri Grignon est l'un des défenseurs.

Pour retracer le parcours de cet « homme d'institutions » que fut Barbeau, Gingras s'appuie sur une abondante correspondance. La correspondance des « pairs » — avec ceux qui jouent ou ont joué un rôle dans le champ de la production culturelle — est la plus volumineuse. Elle commence en 1915 et s'étend sur environ soixante-dix années (le fondateur de l'Académie canadienne-française est mort en 1994). Les lettres « se présentent le plus souvent sous la forme d'une offre de reconnaissance accompagnée d'une demande d'intervention dans l'un ou l'autre domaine du champ littéraire ». Cela démontre le rôle important que joue Barbeau. Mais ces lettres donnent aussi un accès privilégié aux « coulisses du champ littéraire », elles en illustrent en somme le fonctionnement. L'analyse de Chantale Gingras, éclairante et éclairée, ne conduit donc pas seulement à prouver que Victor Barbeau fut un des acteurs clefs de la Révolution tranquille. Elle permet de constater comment s'organisent les rapports entre instances de production et instances de consécration, ce qui confère à l'ouvrage un intérêt supplémentaire.

Le commerce des idées

Les idées trouvent dans le livre un moyen de diffusion privilégié. Aussi cette *Histoire de la librairie au Québec*, que signe Fernande Roy, professeure à l'Université du Québec à Montréal, tombe-t-elle à point nommé. L'auteure mentionne, en avant-propos, que son livre lui aurait été « suggéré » par l'Association des libraires du Québec. Suggestion ou commande ? La question se pose quand on connaît les revendications de l'association en ce qui concerne les librairies indépendantes, aux prises avec la concurrence des mégalibrairies et des chaînes. Cela ne doit cependant pas nous empêcher de goûter la facture de l'ouvrage.

Cette histoire commence au XVIIIe siècle, dans le marché exigu de la colonie. En Nouvelle-France, à la fin du régime, 60 000 livres, peut-être, sont en circulation. La quasi-totalité d'entre eux sont importés de Paris et la Conquête, qui interdit les relations directes avec la France, complique considérablement l'importation de livres français. Le premier libraire-imprimeur (puisque telle est la formule, à l'époque) du cru est sans conteste Fleury Mesplet, un Français qui a côtoyé Benjamin Franklin et qui s'installe ici en 1775. « Rassemblant autour d'eux un petit cercle d'intellectuels adeptes des Lumières, Mesplet et son associé Jautard débattaient du sort du monde et des révolutions à venir », écrit Fernande Roy. Il en sera de même dans le cas de deux autres « libraires exceptionnels » : Édouard-Raymond Fabre, qui prend fait et cause pour les patriotes, et Octave Crémazie qui, avec son frère Joseph, exploite un commerce fréquenté par les François-Xavier Garneau, Pamphile LeMay, Louis-Honoré Fréchette et l'abbé Henri-Raymond Casgrain. Il est pour le moins cocasse d'apprendre que les Fabre et Garneau vendent également toutes sortes de produits, des parfums allant jusqu'à l'épicerie fine !

La profession devient florissante à la fin du XIXe siècle, pour peu que l'on accepte la mainmise de l'Église. La tradition de la librairie comme foyer culturel se maintiendra toutefois, comme l'atteste le rôle joué par le célèbre Henri Tranquille, à compter des années quarante (c'est chez Tranquille que fut lancé le *Manifeste du Refus global*, par exemple). Après la Seconde Guerre mondiale toutefois, la situation de la librairie québécoise connaît un net recul et il faudra l'intervention de l'État pour lui redonner son lustre passé.

La conclusion de Fernande Roy a des accents militants, mais n'en reflète pas moins une juste interprétation de la réalité actuelle des librairies. Son ouvrage est en outre vivant, bien documenté, et montre en définitive, par l'entremise de quelques-uns des grands représentants de la profession — certains ayant par exemple l'envergure du libraire Poulet-Malassis, également éditeur de Baudelaire —, que le libraire n'est pas qu'un marchand.